

SÉBASTIEN VIALE

UN JOUR  
SANS FIN

*Par la lumière après la nuit*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526955

Dépôt légal : février 2026

*À l'enfant que j'étais, celui qui a eu peur, qui a pleuré,  
mais qui n'a jamais cessé d'espérer.*

*À tous les enfants du silence, ceux qu'on n'a pas  
entendus, ceux qu'on a brisés sans jamais les consoler.*

*À ceux qui ont grandi dans la peur, et qui, un jour, ont  
trouvé la force d'aimer quand même. Puissiez-vous, vous  
aussi, trouver la lumière après la nuit.*

*Puissiez-vous comprendre qu'on ne guérit pas en  
oubliant, mais en se relevant, doucement, avec le cœur  
encore tremblant, et en choisissant la paix.*



## Préface

Ce livre n'est pas une vengeance.

Ce n'est pas un cri de haine.

C'est un murmure, celui d'un enfant longtemps réduit au silence, et d'un homme qui a fini par trouver les mots pour raconter.

Ce récit s'inspire d'une histoire vraie.

Celle d'un petit garçon blessé, enfermé dans la peur, qui a grandi dans la violence, l'humiliation et l'incompréhension.

Mais c'est aussi, surtout, l'histoire d'une renaissance. D'un combat contre l'ombre, d'une victoire sur l'héritage du mal.

Raconter, c'est revivre. Mais c'est aussi se libérer. Chaque mot posé ici est un pas de plus vers la paix, une tentative pour transformer la douleur en lumière, le passé en force, la honte en courage.

Ce livre est une main tendue à tous ceux qui ont connu la peur dans leur propre foyer, et à ceux qui, aujourd'hui encore, apprennent à aimer malgré tout.

Car oui, après la nuit, il y a toujours un matin.



## **Prologue**

### **Un jour sans fin**

Encore bébé, il ne comprenait pas le monde autour de lui, il attendait l'amour maternel, celui qui rassure, celui qui protège. Il n'était encore qu'un tout petit corps fragile.

Il n'était qu'un tout petit être au milieu d'un monde trop vaste, un nourrisson dont la vie tenait dans la paume d'une main. Son corps semblait fait de douceur : une peau fine comme du papier de soie, encore marquée de plis délicats, et ce parfum de lait tiède propre aux bébés, fragile, presque sacré.

Ses joues rondes rosissaient au moindre frottement, et sa bouche minuscule s'ouvrait par réflexe, cherchant instinctivement la chaleur d'un sein qu'il n'avait jamais connu autrement que dans la contrainte. Ses yeux, d'un bleu encore indécis, semblaient constamment flotter entre deux réalités : celle du sommeil et celle d'un réveil confus.

Ils observaient le monde sans le comprendre, mais déjà, dans leur profondeur, on devinait une étrangeté, comme une inquiétude primitive qu'aucun nourrisson ne devrait connaître. Lorsqu'il fixait une silhouette, ce n'était pas pour la reconnaître : c'était pour essayer de deviner si elle serait danger ou réconfort.

Ses mains, petites au point de disparaître dans un poing fermé, s'ouvraient parfois pour agripper le vide. Elles cherchaient un doigt à saisir, une peau à toucher, une présence à laquelle s'accrocher. Lorsqu'on lui frôlait la paume, ses doigts se refermaient dans un réflexe ancestral, un geste d'attachement que personne, pourtant, ne prenait le temps de recevoir.

Ses jambes se repliaient contre son ventre dans le mouvement archaïque des nouveau-nés, comme si son corps tentait encore de retrouver l'enveloppe protectrice qu'il avait perdue en naissant.

Parfois, un petit hoquet interrompit sa respiration, suivi d'un soupir bref, fragile, presque mélancolique, un soupir qu'aucun bébé ne devrait pousser.

Il réagissait au monde avec la sagesse silencieuse de ceux qui n'ont que leur corps pour parler : un froncement de sourcils pour la faim, un tressaillement pour le froid, un tremblement d'épaule pour la peur.

Et lorsqu'il pleurait, ses larmes n'étaient pas celles d'un caprice, mais celles d'une solitude qu'il ne savait pas nommer. Des larmes rondes, transparentes, roulant sur ses joues comme de minuscules perles d'eau salée. Sa bouche tremblait avant que le son ne sorte, comme si même ses pleurs hésitaient à déranger quelqu'un.

Il n'avait pas encore de mots, pas encore de passé, pas encore de souvenirs. Il n'avait que son innocence pour tout bagage. Un cœur minuscule cherchant instinctivement l'amour, sans comprendre qu'autour de lui, cet amour n'existait pas. Ce bébé-là, vulnérable et pur, n'avait que ses pleurs pour se défendre.

Il ne savait pas encore que le monde pouvait être brutal.

Il ne savait pas encore que les bras qui le soulevaient ne seraient pas ceux de la tendresse.

Il ne savait pas encore qu'avant même de marcher ou de parler, il apprendrait la peur.

Et pourtant, malgré tout, dans son regard flou, dans ses gestes maladroits, on percevait une petite lumière, l'espoir naïf, instinctif, vital, que quelqu'un, un jour, le prendrait enfin dans ses bras pour le protéger. Ses yeux, encore troubles de naissance, tentaient de comprendre les silhouettes qui l'entouraient, mais le monde restait flou, trop vaste, trop bruyant.

Il respirait par à-coups, avec cette délicatesse propre aux nourrissons, comme si chaque souffle était une promesse fragile de survie.



Ses cheveux, fins comme du duvet, collaient parfois à son front chaud.

Il émettait de petits sons, ces gémissements presque imperceptibles qu'un bébé pousse lorsqu'il réclame simplement d'être rassuré.

Il portait son pouce à sa bouche par réflexe, chercheur d'étreinte, chercheur de chaleur, chercheur d'un amour maternel. Il ne connaissait que la douceur qu'on lui devait, mais celle-ci lui fut refusée dès ses premiers mois.

Elle, la mère, était blonde mais pas cette blondeur lumineuse et lisse que l'on associe à la douceur ou à la légèreté. Ses cheveux, d'un blond fatigué, tiraient souvent vers le jaune cendré. Ils étaient secs, emmêlés, parfois attachés à la va-vite en un chignon qui laissait s'échapper des mèches folles, collées à la nuque par la sueur ou la chaleur de la cuisine. À la racine, le gris commençait à apparaître, traçant comme un chemin d'abandon à travers la chevelure.

On sentait qu'elle avait renoncé depuis longtemps à plaire, ou peut-être qu'elle n'avait jamais vraiment cherché à le faire.

Son visage portait les traces du temps, mais surtout celles de la lassitude. Les joues pleines, la bouche fine, les paupières un peu lourdes lui donnaient un air à la fois absent et sévère. Les rides autour des yeux ne venaient pas du rire, mais d'une tension constante, d'un froncement répété par l'inquiétude ou la colère. Sa peau était pâle, parfois rosée, avec des taches brunâtres sur les tempes et le cou.

Quand elle parlait, on devinait une voix un peu rauque, chargée de fatigue et de nicotine, une voix qui ne caressait jamais.

Elle était obèse, un corps imposant, qui semblait peser sur elle autant qu'elle pesait sur le sol. Les bras étaient épais, la peau tendue par endroits et molle à d'autres, marquée de plis là où la chair se repliait sur elle-même.

Les mains, larges et fortes, portaient encore la trace du travail domestique : ongles courts, parfois cassés, paumes rugueuses, veines gonflées. Sa poitrine, généreuse, s'affaissait légèrement sous le poids des ans. Le ventre, volumineux,

précédait chacun de ses pas, et ses cuisses frottaient l'une contre l'autre dans un bruit discret de tissu usé.

Quand elle marchait, c'était sans hâte, avec cette lourdeur résignée qui donne l'impression que chaque mouvement coûte un peu trop. Ses épaules s'arrondissaient, non seulement sous le poids de son corps, mais sous celui d'une vie monotone, d'une routine qui avait rogné peu à peu la fierté et le désir.

Ses vêtements, souvent trop étroits ou trop amples, trahissaient un rapport compliqué au monde : des robes ternes, des chemisiers décolorés, des pantalons élastiques qui laissaient entrevoir la forme de ses jambes sans la flatter.

Une odeur la précédait souvent, mélange de lessive bon marché, de savon, de cuisine et de sueur ancienne. Ce n'était pas une odeur désagréable, plutôt une empreinte humaine, épaisse, un peu triste, comme si sa chair elle-même gardait la mémoire des repas, des gestes répétés, des journées identiques. Parfois, elle portait un parfum trop sucré, tentative maladroite de féminité, mais qui ne faisait qu'ajouter une note artificielle à l'ensemble.

Ses yeux, d'un noir profond, avaient cette expression étrange : à la fois dure et lointaine. On y lisait peu de tendresse, mais une forme de vigilance constante, presque animale. C'étaient les yeux d'une femme qui avait appris à se défendre avant d'apprendre à aimer. Quand elle regardait son fils, c'était souvent avec cette distance qui blessait plus que les mots, un regard qui juge, qui pèse, qui retient l'émotion comme on retient un souffle.

Elle avait cette présence massive, imposante, presque envahissante. Même silencieuse, elle remplissait la pièce. Tout en elle semblait dire : je suis là, que tu le veuilles ou non.

Son corps imposant semblait occuper tout l'espace, chaque geste exprimant une puissance brutale et étouffante.

Pour l'enfant, chaque pas qu'elle faisait résonnait comme un pas de géant dans sa peur.

Son visage, parfois illuminé d'un rictus ou d'un sourire qui voulait tromper, se transformait vite en masque de colère.